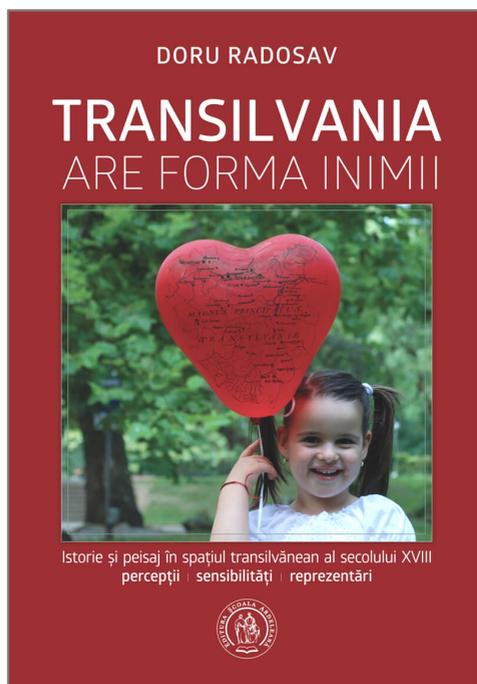


## BOOK REVIEW

---

**Radosav, Doru, 2022, *Transilvania are forma inimii: istorie și peisaj în spațiul transilvănean al secolului al XVIII: percepții, sensibilități, reprezentări* [La Transylvanie a la forme du cœur : histoire et paysage dans l'espace transylvain au XVIII<sup>e</sup> siècle : perceptions, sensibilités, représentations], 399 p. + illustrations, éditions Școala Ardeleană, Cluj-Napoca.**

---



*Symbolisme de la couverture du volume*

C'est aux éditions Școala Ardeleană qu'a vu le jour en 2022 cet ouvrage d'envergure qu'est *Transilvania are forma inimii: istorie și peisaj în spațiul transilvănean al secolului al XVIII: percepții, sensibilități,*

*reprezentări* [La Transylvanie a la forme d'un cœur : histoire et paysage dans l'espace transylvain au XVIII<sup>e</sup> siècle : perceptions, sensibilités, représentations], signé par le professeur Doru Radosav.

Structuré en sept chapitres accompagnés d'une introduction, d'une bibliographie et d'illustrations, le volume continue la série que l'exégète Doru Radosav consacre à ce thème du paysage et de ses aspects fondamentaux envisagés dans une perspective historiciste en ce qui concerne la définition, les éléments constitutifs, la perception et l'interprétation, les classifications etc. En plus de ses mérites scientifiques, l'ouvrage a également la qualité d'être un manifeste d'amour sans bornes pour la Transylvanie, une déclaration qui ne se limite pas aux mots, mais, voilà, se matérialise par ce livre.

Originaire de la région du Banat, formé à l'École clujeoise d'histoire sous la direction de l'académicien Pompiliu Teodor, l'historien Doru Radosav est une figure triplement emblématique de la ville de Cluj : en tant que professeur à l'Université Babeș-Bolyai, il a ouvert de nouvelles voies de recherche ; en tant que directeur de la Bibliothèque universitaire pendant une longue période, il a mis les bases

du développement de cet établissement (numérisation des collections de périodiques, extension des locaux etc.) ; en tant que « membre de la cité », il est une présence active dans la vie culturelle et civique de la capitale transylvaine, avec un discours effervescent, riche en idées, et avec un appétit pour le débat hors du commun. Il faut dire aussi que ce fils du Banat aime et promeut passionnément l'espace culturel transylvain, confirmant ainsi le vieil adage populaire roumain qui dit que c'est l'homme qui donne de la valeur aux lieux !

Déroulées au fil de nombreuses années, ses études sur les paysages transylvains sont parvenues à un raffinement des idées supérieur. Elles rattachent la Transylvanie et son paysage à d'autres régions européennes, y compris du point de vue du discours et de la représentation. L'amour, exprimé dès le premier énoncé – *La Transylvanie a la forme du cœur* – est aussi le fruit d'une prédestination : le prénom de l'auteur, Doru, a son origine, d'après certains, dans le mot roumain « dor », qui signifie, selon le *Dictionnaire de la langue roumaine*, « un fort désir de revoir quelque chose qu'on chérit » – la Transylvanie, « de revenir à une activité préférée » – celle d'étudier les livres anciens et la phénoménologie qui comprend la notion de « paysage », « l'état d'âme de celui qui tend, aspire à quelque chose » – le cas échéant, à l'analyse à plusieurs niveaux des paysages transylvains jusqu'à épuiser leurs connotations et à les relier à l'Europe. D'autres sont d'avis que ce prénom vient du nom grec *Theodoros*, qui se traduit comme « don de Dieu ». Dans chacun des deux cas, la prédestination est plus qu'évidente et, si on met les deux ensemble, cette prédestination n'en est que plus évidente !

Dans son « Introduction », l'auteur met en contexte sa démarche consistant à décrire « le rapport homme-nature-paysage en tant que modèle de vie et de projection culturelle de la réinsertion de l'homme prémoderne et moderne dans le paradis perdu de la nature et du paysage » (p. 7). Ce faisant, il se concentre sur ce qu'il appelle « le sentiment de la nature chez l'homme du XVIII<sup>e</sup> siècle » dans le riche espace physique et culturel de la Transylvanie dans une perspective physiographique aussi bien qu'ethnico-religieuse, avec leurs retombées respectives. L'auteur se penche aussi sur la manière dont ce binôme a été valorisé par l'historiographie, étant donné que le thème a été constamment abordé, avec des hauts et des bas inévitables, dictés par l'évolution de la pensée et des mentalités. L'interprétation de la nature et du paysage en historiographie – Doru Radosav en fait la démonstration impeccable par ses nombreux renvois à des auteurs et à des ouvrages de référence – est extrêmement complexe, en raison des manières dont les deux sont perçus et représentés ainsi que du paradigme contextuel, tous ces éléments se réunissant pour constituer le « moment » historique. On peut donc définir cette interprétation comme une « histoire du sensible » (Alain Corbin) dont la finalité est une « histoire de la connaissance de la nature » ! D'autres approches du rapport nature-paysage existent et sont identifiées par l'auteur, par exemple dans le thème « littéraire de la nature », le thème « frugifère », dû à la perception physiocrate sur la nature (p. 9) ; le thème « monographique », caractérisé par « la prééminence des orientations socio-économiques du paysage » (p. 10).

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que remontent « la première tentative de l'homme de se placer en harmonie avec la nature » (p. 11) ainsi que « la convergence entre la réalité de la nature et du paysage avec leur perception et leur représentation » (idem). Ignoré pendant un moment à cause des conflagrations qui ont ébranlé l'humanité, le sujet nature-paysage regagne, dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'attention des chercheurs, qui privilégient une perspective fonctionnelle-morphologique spécifique aux différentes ethnies. Ainsi, notre auteur avance l'idée de « l'identité ethnique du paysage » (p. 12), forgée par ces ethnies avec leurs manières de transformer et de représenter la nature. Devenu élément de la culture suite à la « cultivation » de la nature, le paysage « extrait sans arrêt ses sources de convergence et sa dynamique affine qui relie la nature à la culture » (p. 14).

Aborder le rapport entre la nature, l'homme, le paysage et l'histoire dans la Transylvanie du XVIII<sup>e</sup> siècle implique, affirme l'exégète, « des sensibilités, des perceptions et des représentations » (p. 14). Il identifie plusieurs modalités d'analyse et de reconstitution, comme, par exemple, « le paysage-métaphore, d'inspiration biblique et religieuse ; le paysage-regard, présent au niveau des transpositions iconographiques et artistiques » ; « le paysage-nature, avec ses conditionnements géographiques [...] ; le paysage-mémoire [...] comme les figements toponymiques, cartographiques ; le paysage-utopie, dans le cas des jardins et des parcs aménagés » (p. 14).

Le « paysage-métaphore » est déchiffré grâce à la « clef » offerte au XV<sup>e</sup> siècle, dans l'essai « De venustate mundi et pulchritudine Dei », par Dionisie Cartuzianul. Ce dernier y montre que « le monde

réel, physique, naturel et terrestre est plein de *venustas* (charme), tandis que la beauté (*pulchritudo*) n'appartient qu'à Dieu » (p. 15). La nature et le paysage sont envisagés dans la perspective ouverte par la pensée théologique de Thomas d'Aquin, de l'*integritas* (dans *Suma theologica*), « l'intégrité ou la perfection *proportio sive concordatio* (proportion ou concordance) et *claritas* (lumière) » ! (p. 17). Dans ce cadre conceptuel, l'auteur souligne « la métaphore des fleurs, des jardins et des vergers, utilisée pour rendre la sensibilité religieuse », avec toute la richesse symbolique correspondante, et il identifie ces éléments dans les écrits et les représentations des Transylvains Iacob Popa de Ludișor-Făgăraș en 1780, Rusalin Iancovici de Biniș (région de Caransebeș) en 1806, Radu Duma de Brașov en 1774, et d'autres, dont il cite des formules suggestives, extraites des notes fugaces, mais concentrées, qu'ils avaient faites en marge de livres et d'autres textes. Ces renvois sont la preuve que l'auteur connaît en profondeur le domaine du livre ancien, sa vieille et constante passion. « La métaphore de l'endroit de construction et du paysage urbain » et « la nature, le paysage coparticipatif et les vécus de l'homme » (pp. 27, 31) sont abordés dans le même registre. L'endroit de construction, par exemple, est vu dans une perspective qui tient de la géographie physique et symbolique ou charismatique, il est vu comme un lieu « consacré » (p. 28), qui « accumule tous les paysages de la rencontre avec le divin » (apud A. Manolescu), idée illustrée dans l'ouvrage par la description de l'endroit où est bâti le monastère Margina (dans le Banat). Pour l'espace urbain, l'auteur utilise un exemple tiré de *Istoria Troadei* [Histoire de Troie] de 1817 et renvoie ainsi à l'image de la ville dans les

livres populaires roumains. Il parle aussi du paysage urbain du XVIII<sup>e</sup> siècle, où « l'homme de sentiment » (p. 31) commence à établir des liens entre ses vécus et la perception lyrique du paysage. Les exemples sont tirés de la chronique *Plângerea Sfintei Mănăstiri a Silvaşului din Eparhia Haţegului, din Prislop* [Plainte du saint monastère de Silvaş, éparchie du Haţeg, à Prislop] de 1762, texté signé par Nicolae Popovici-Horga (1801), ainsi que des « entrées impériales des membres de la maison de Habsbourg en Transylvanie et dans le Banat », avec ces « apparitions » de l'empereur. Ce sujet a été traité *in extenso* dans *Arătarea Împăratului: intrări imperiale în Transilvania şi Banat (sec. XVIII-XIX). Discurs şi reprezentare* [L'Apparition de l'Empereur : entrées impériales en Transylvanie et dans le Banat (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles). Discours et représentation] (2002, éditions Presa Universitară Clujeană, Cluj-Napoca), volume qui prouve la préoccupation constante et profonde du professeur Doru Radosav pour la conceptualisation du message, sa mise dans un contexte territorial et historique. De nombreuses illustrations suggestives sont fournies et accompagnées de nuances divers, tel « le vécu hédonique de la nature », décrit dans un texte transylvain remontant à 1741.

L'auteur identifie le « paysage-regard » tout d'abord dans les transcriptions visuelles du paysage « réel ou fictionnel » trouvées dans des écrits transylvains du XVIII<sup>e</sup>, mais aussi dans le paysage proprement dit observé depuis le porche de la maison ou depuis un point d'observation panoramique – le « paysage-panorama ». Élément complémentaire du « discours iconique », la transcription visuelle du paysage réel ou fictionnel, dépendante de l'état spirituel, émotionnel, ainsi que du vécu individuel

de celui qui regarde, assure « le passage du paysage-métaphore au paysage-regard » (p. 41). L'auteur constate que « le regard en tant que visualisation du paysage devient échappée » ! Le paysage acquiert des connotations / des significations variées : le concept de paysage, le paysage comme espace, comme finitude ouverte et comme espace extérieur (p. 41). Celles-ci sont merveilleusement rendues par « la série de gravures et de graveurs du XVIII<sup>e</sup> siècle » de l'Imprimerie de Blaj, « représentative du point de vue de la culture roumaine transylvaine » (p. 42) avec toutes ses composantes – christiques, hagiographiques et anecdotiques – que l'auteur a identifiées chez Petru Papavici, Sandu Tipograful, Andrei Zugrav ou Petru Tekeld, imprimeurs ou peintres artistes, aussi bien que dans des écrits qu'il commente succinctement et met en lien avec ceux d'autres auteurs européens, une démarche qu'il appelle « une mise en espace et une mise en paysage [...] liées à la 'phénoménologie' de l'être-dans-le-monde » (p. 49).

Pour l'espace culturel roumain, l'auteur utilise la formule si suggestive et compréhensive « le porche et la 'belle perspective' » (p. 51), qui met en valeur deux éléments de l'architecture locale : le porche de la maison paysanne et le porche de l'église en tant qu'espaces « libéralisés », ouverts au monde et, en même temps, au regard. De nombreux autres exemples sont évoqués : belvédères, kiosques, édifices de culte et édifices princiers situés sur les domaines des familles Bánffy, Teleky, Brukenthal. Certaines de ces constructions sont inspirées de bâtiments des Principautés roumaines, conséquence des relations et des mentalités communes aux populations vivant des deux côtés des Carpates, de la « nouvelle

sensibilité » qu’avaient acquise les élites au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui s’était concrétisée dans des « maisons pour regarder ». Les exemples cités sont des édifices et des scènes peintes typiques des différentes confessions transylvaines : les églises de Rozavlea et Ieud, les monastères Prislop, Toplița et d’autres encore, où les scènes peintes « mettent en valeur les modalités iconographiques du paysage-regard » et transmettent « une sensibilité tonique, optimiste, de l’homme du XVIII<sup>e</sup> par rapport au monde et à la nature », car le paysage où se déroule sa vie est « métamorphique » (p. 59).

Le courant, l’idée de « paysage-panorama » apparaît au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui confère « à la peinture baroque de Transylvanie une sensibilité débordante pour le paysage » (idem). Ce dernier est rattaché au portrait, tel celui du juge royal Lucas Hirscher réalisé par Gregorius de Brașov, ou ceux d’Adám Batthyány, d’Alexander Jablonski ou d’Ioan Haller. Plusieurs types de paysages y sont représentés : le « paysage-méditation », comme dans les portraits de saints (Adalbert, Gérard, François Xavier) et de saintes (Élisabeth, Marguerite) ou dans les fresques des monastères Arbore et Voroneț ; le « paysage-affabulation » des peintures de Ștefan Tenețchi ; le « paysage-métonymique » ou le « paysage-biographique » ; le « paysage-topographique » de la fin du XVIII<sup>e</sup>, qui consacre la « série de *vedute* », comme celles du château de Criș et du château Wesselényi de Jibou, celles du Tchèque Franz Wrabetz au château de Uioara et la collection *Vues exceptionnelles de la Principauté de Transylvanie* du peintre Franz J. Neuhäuser.

Le processus de la « transcription scalaire » de l’échelle 1 : 1000 à l’échelle 1 : 100000 a mené inévitablement, affirme l’auteur, au « paysage-panorama »,

qui réunit « deux métaspatialités », urbaine et paysagère, fréquentes dans les illustrations qui reproduisent la physionomie de plusieurs villes transylvaines, comme Sibiu, Cluj et Târgu Mureș, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Et l’auteur de conclure : « Le paysage-regard ouvre le monde du XVIII<sup>e</sup>, lui propose un horizon, une direction, un temps moderne, où ‘l’horizon d’attente’ devient de plus en plus important par rapport à ‘l’espace de l’expérience’ ; c’est un temps du progrès encourageant, d’un avenir ouvert, où *‘progressus est in infinitum perfectionis’*, pour reprendre la formule de Leibniz, est retemporalisé, devenant un avenir ouvert » (p. 74). La retemporalisation de l’avenir « ouvert et encourageant, progressiste et prospère » voit la nature comme « favorable, frugifère, hédonique et amicale », le paysage-regard étant « l’expression d’un tel temps et d’une telle perception et vision sur le monde naturel » (idem).

Le « paysage-nature » présenté et analysé dans le Chapitre III, le plus étendu (pp. 75-238), est révélateur de l’effervescence des idées composant l’architecture du débat. Dès le début, l’historien situe le sujet dans un contexte théorique et méthodologique, le rattache à des idées, à des principes, à des énoncés, au rapport entre la géographie et la géographicit , à des analyses et à des modèles de prestigieux auteurs roumains et étrangers : Alexandru Zub, Ciprian Mihali, Alexandru Dușu, François Dosse, Christian Delacroix, Patrick Garcia, François Hartog, Philippe Poirrier, Jean-Marc Besse, Crane Brinton, Gianbattista Vico et d’autres. Doru Radosav a une approche exhaustive de l’idée de paysage, avec ses significations et ses connotations, celui-ci étant l’élément « qui structure les perceptions et les représentations de la nature,

de même que leur déroulement historique » (p. 81). Il décrit également l'émergence de la notion de « paysage » au XVIII<sup>e</sup> à partir du baroque et jusqu'aux Lumières ou de la *Staatkunde* à la nouvelle *Naturgeschichte*. À travers les sources retenues – cette fois, des auteurs allemands : Samuel von Pufendorf, Christoph Cellarius, Rheinart Koselleck –, il fait une incursion dans l'évolution de ce concept en tant que repère physique, quantitatif et qualitatif. J'avoue avoir été épaté par cette analyse épistémique exhaustive. L'auteur prend en compte les valences géographiques évolutives « de la construction, de l'aménagement et de la représentation de l'espace » (p. 96), y compris en Transylvanie, région à laquelle il réserve, naturellement, une place de prédilection, plus exactement le sous-chapitre « Transilvania: o țară peisaj » [La Transylvanie : un pays-paysage] (pp. 110-176), où il présente et caractérise brièvement des auteurs et des ouvrages. En plus d'offrir un grand plaisir et un réconfort intellectuel, la lecture de ces pages donne la mesure de la formidable érudition de l'auteur, unique, j'oserais dire, en Roumanie. Doué d'un énorme savoir, Doru Radosav ne se limite pas à présenter la Transylvanie comme un « pays de paysage », mais approfondit l'analyse comparative dans le sous-chapitre III.5, « Configurații peisagere comparative: Transilvania, Ungaria, Slavonia, Croația, Dalmația, Galiția și Lodomeria » [Configurations paysagère comparées : la Transylvanie, la Hongrie, la Slavonie, la Croatie, la Dalmatie, la Galicie et la Lodomerie], qui prouve, si besoin était encore, la connaissance exhaustive du phénomène dans l'espace géographique environnant et, surtout, le rattachement de la Transylvanie à ce dernier. Bien sûr, cette merveilleuse

effervescence d'idées se succédant rapidement est accompagnée par un foisonnement de renvois bibliographiques et de citations remarquables.

Le dernier sous-chapitre, III.7 – „Dacia și dacismul – vârste istorice ale peisajului transilvănean” [La Dacie et le dacisme – âges historiques du paysage transylvain] démontre, j'oserais affirmer, de manière apothéotique l'identité irréfutable de cette province géographico-historique roumaine que Marina Lupaș-Vlasiu (*Aspecte din istoria Transilvaniei* [Aspects de l'histoire de la Transylvanie], 1945, p. 11) appelait « le cœur de la terre roumaine » et « noyau », au sens de région « pivot » de la Roumanie. L'exégète Doru Radosav prépare le terrain de cette démonstration en s'arrêtant sur les éléments « lieu, paysage, identité » du « paysage patrimonialisé, particularisé, idéologisé » qu'assument certaines collectivités humaines européennes, qui ont donné naissance à des mythes paysagers et à des profils identitaires dans la construction de leur identité nationale. L'auteur montre, par exemple, que « la patrie, dans sa qualité d'*alma mater*, est personnifiée en une série de personnages féminin : Britannia (pour l'Angleterre), Marianne (pour la France), Svea (pour la Suède) » (p. 189) et, j'ajouterais, *Ileana* (pour la Roumanie), tout comme elle se cristallise en une série de régions identitaires ou matrices, dont le paysage « est idéal en tant que paysage culturel ». C'est le cas de l'Île-de-France, de la Castille, du Rhin et, pourquoi pas, de la Munténie pour la Roumanie, où c'est Bucarest qui a reçu le rôle d'unificateur, de leader, un rôle que synthétise si bien le poète Adrian Maniu (« Muntenia » [Munténie], dans *Cartea Țării* [Le Livre du Pays], 1934, p. 57). C'est

autour de ces provinces-matrices que « se structurent la nationalité et l'identité statale » (p. 195). C'est ainsi que naît le « paysage-patrimoine » ! Pour la province géographico-historique identitaire roumaine qu'est la Transylvanie, le « paysage-patrimoine » est mentionné comme exemple relié à la *Dacie*, et, dans le discours, il est relié au *dacisme*, concepts auxquels l'exégète Doru Radosav consacre une ample description (pp. 201-238). Leurs « âges historiques » donnent sa note identitaire *sine qua non* à la Transylvanie, cette « province-pivot » ou ce « noyau dur » de l'espace roumain allant de la Tisza jusqu'au Dniestr, des Carpates boisées jusqu'au Danube et à la mer Noire.

La Transylvanie – « *Dacia Septi Collis* » (p. 234), la Dacie des sept collines – est entourée de montagnes – „*corona montium cingitur*” (Iordanes, *Getica*) – et, « dans une géographie symbolique, élaborée de manière livresque », affirme le professeur Radosav, elle se caractérise « par des stabilisations septénaires, visant le *paysage naturel* (les montagnes), le *paysage historique* (les sept ducs) et *l'habitat* (les sept cités) » (p. 238), qui « donnent toutes un sens au lieu » en associant « des éléments mythologiques, réels, symboliques, géographiques » (idem), autant de composantes de « son cadre permanent, identitaire » !

Dans le Chapitre IV – « *Peisajul metamorfic* » [Le Paysage métamorphique] –, l'auteur démontre que « la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle consacre définitivement le paradigme de la symbolique septénaire du paysage transylvain » (p. 239) par des textes qui « convergent vers le paysage métamorphique d'inspiration ovidienne ». C'est un paysage symbolique pour la Transylvanie, l'expression d'une profonde « continuité culturelle » depuis

Ovide jusqu'à nos jours. L'auteur met l'accent sur l'Humanisme, la Renaissance ainsi que sur les Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'auteur nous présente ici des écrivains et leurs ouvrages, dont des citations suggestives sont retenues pour certifier la construction de l'image du paysage métamorphique identitaire transylvain sous le signe du chiffre 7 !

Le Chapitre V – « *Peisajul patrimoniului* » [Le Paysage-patrimoine] – est l'occasion pour l'auteur d'aborder « les figures paysagères des nations » et de situer la Transylvanie, avec ses paysages typiques, en rapport avec d'autres territoires. Plusieurs éléments de comparaison sont à l'œuvre : l'aspect spatio-culturel ; la forme – *La Transylvanie a la forme du cœur* – et son symbolisme commenté de manière pertinente ; la représentation cartographique – le « pouvoir des cartes », caractéristique convaincante, avec des renvois intéressants et surprenants, qui prouvent que l'auteur a consulté de nombreuses cartes et qu'il les aime ; « l'invention du paysage », là où les éléments de ce dernier sont déficitaires (la montagne, la plaine, le fleuve), avec des exemples suggestifs pour le contexte de la région étudiée. Ces illustrations dénotent une connaissance vaste et profonde de la géographie transylvaine. Par exemple, l'auteur écrit au sujet de la plaine : « La plaine de Transylvanie était une région pauvre en eaux et qui a été déboisée aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles à causes des tendances envahissantes de l'agriculture extensive, ce qui fait que, en ce qui concerne l'économie et le rapport de l'homme avec l'environnement naturel, la région était sous le signe de dégradations continues. À partir d'une telle réalité, des rapports pernicieux homme-nature, la cour de Vienne décide de la nécessité

de boisement et d'un nouveau régime sylvicole. » (p. 301). Enfin, la guerre des Kouroutz ou la révolte de François II Rákóczi, qui a passé par le feu la Transylvanie de 1703 à 1711, est l'occasion pour Doru Radosav de mettre en relief le « paysage intérieur », celui que percevaient les Kouroutz, et un « paysage extérieur », celui perçu du dehors par les soldats fidèles à l'empereur. Les deux sont décrits brièvement et étayés de citations illustratives.

Le « paysage physiocratique » (Chapitre VI), composante du discours paysager de la société « ordonnée et cultivée », apparaît au XVIII<sup>e</sup> siècle. Au centre de la vie économique, il place la terre et l'agriculture. En conséquence, on donne une « visibilité maximale » au sol, au sous-sol et au paysage cultivé et ordonné, c'est-à-dire physiocratique, ce qui a des retombées dans tous les secteurs de la vie, notamment dans celui de l'éducation et de « l'ordre naturel », dont les doctrines physiocratiques appartiennent à des théoriciens parmi lesquels Honoré-Gabriel, comte de Mirabeau, Nicolas Baudouin, Carl Friedrich von Baden, Pierre Samuel du Pont de Nemours, François Quesnay. Ceux-ci prêchent « le retour à la nature, à l'agriculture, le seul domaine qui pouvait engendrer le progrès et le bien-être », et aux richesses minérales du sous-sol. Ils militent pour l'éducation de la classe paysanne, l'amélioration des transports, le tout sous le signe d'une « idéologie de l'ordre » (p. 314), ce qui a les effets les plus variés, par exemple, le fait de privilégier la structure régulière et rectangulaire des localités plutôt que celle radioconcentrique dont « le centre était l'église et la place centrale » (p. 314). Ainsi, de manière tout à fait surprenante, analyse et exemples à l'appui, l'auteur identifie en rapport avec le courant

d'idées promu par l'administration viennoise : une *altissima spectatio*, représentée par le « paysage thérésien » et le « paysage joséphin », dans lesquels se sont concrétisées les interventions des deux monarques agissant depuis la « hauteur du pouvoir » ; le « paysage économique », résultat du regard d'« en bas », conséquence de la mise en œuvre du projet d'organisation en zones fiscales en fonction du profil économique local, un projet de détail et de précision ; le « paysage silvestre », après la reconsidération de l'attitude envers la forêt, qui devient *silva prohibita* et dont la mise en valeur se fait rationnelle ; enfin, le « paysage minéralogique », la troisième composante du paysage, à côté de celles agraire et silvestre, une trinité qui constitue le paysage de type physiocratique. La Transylvanie a été bénie : on lui a fait don de ce « paysage minéralogique », dont elle a pris connaissance grâce au Jésuite Johann Fridwaldszky. Dans son ouvrage *Mineralogia Magni Principatus Transilvaniae* de 1767, ce dernier montre que « Dieu a généreusement octroyé à la Transylvanie des 'utilités publiques', des richesses, l'espoir de tous les pays » ! (p. 333). Cette époque est favorable à la constitution de collections minéralogiques, de collections de curiosités et de musées de toutes sortes. La Transylvanie s'est parfaitement intégrée dans ce courant européen d'idées et d'actions, comme l'indiquent les nombreux exemples de l'auteur. C'est la période où émerge aussi une « littérature physiocratique », que l'exégète Doru Radosav analyse par « thèmes et applications », qu'il illustre abondamment à travers des exemples européens et, bien sûr, transylvains. Ce faisant, il démontre, de façon subliminale, que la Transylvanie fait figure honorable de ce point de vue.

Le Chapitre VII – « Peisajul-utopie, peisajul-memorie » [Le paysage-utopie, le paysage-mémoire] –, le dernier, est, pour l'auteur, une occasion de faire des exercices d'analyse ainsi que de construire, à l'aide des éléments de « l'imaginaire jardinier », « le paysage-utopie » ou le jardin comme espace idéal pour « rencontrer la diversité et l'immensité » du monde végétal (p. 352), espace matérialisé dans les jardins et les parcs. Ces jardins « utopiques » sont, considère l'auteur, des lieux de mémoire, car, véritables « jardins historiques », ils sont l'expression de l'art mnémotechnique qui consiste à inscrire le temps dans l'espace, pour reprendre les termes de Jean-Marc Besse, et amènent au premier plan des penseurs-auteurs, des paysagistes et des jardins célèbres avec leur symbolisme compliqué et ingénu. J'oserais renvoyer à la perception et au rôle du jardin dans l'apaisement du moi de Dinu Pillat – « Dans les jardins aussi, poussent d'innombrables mondes » – à « l'aspiration de Dinu Pillat vers le parc, vers le jardin, vers le Paradis » (Carmen Brăgaru, « *Și în grădini cresc lumi nenumărate*. Aspirația lui Dinu Pillat spre parc, grădină, Rai. » [« Dans les jardins aussi, poussent d'innombrables mondes. » L'aspiration de Dinu Pillat vers le parc, vers le jardin, vers le Paradis], in Câlția, Ștefan, 2016, *Jardins pour Dinu Pillat*, p. 47).

*Finis coronat opus*. Le volume finit par des réflexions sur la vallée de la rivière de Mureș, comparée de manière juste à la vallée de la Loire, étant, elle aussi, un espace de prédilection pour les « châteaux, les jardins et les parcs de Transylvanie ». Ceux-ci ont été construits pendant des siècles et sont aujourd'hui en ruines, après avoir traversé un « désert idéologique » qui avait ignoré la beauté et

découplé la Roumanie et ses provinces géographiques et historiques du courant d'idées et d'actions de l'Occident – *Ex Occidente lux* – auquel nous appartenons de droit ! Quel aurait-été leur sort si la désertification n'avait pas eu lieu ? Un splendide ensemble de châteaux, de palais, de manoirs entourés de jardins magnifiques, où des gens meilleurs, bien meilleurs, auraient trouvé leur inspiration !

La bibliographie (pp. 371-399) réunit un nombre impressionnant d'ouvrages et de fonds d'archives consultés. Elle est intéressante parce qu'elle comprend, d'un côté, des volumes représentatifs de la littérature de spécialité roumaine et surtout étrangère traitant de la problématique si complexe et si actuelle du paysage, envisagée dans une multitude de perspectives, et, d'autre côté, un important corpus d'ouvrages anciens, de livres anciens, qui passionnent le professeur Doru Radosav et dont il a magistralement extrait et classé typologiquement les références au paysage. Il y a également puisé des citations pittoresques et... remarquables par leurs sonorités archaïques, des citations extrêmement actuelles !

Le volume se clôt avec la reproduction de treize images (gravures, icônes, portraits, *vedute*, cartes) qui illustrent des éléments du paysage et de son évolution dans l'espace géographique transylvain.

Nous nous trouvons devant une étude originale, grandiose, je dirais même que nous sommes devant un chef-d'œuvre du genre. Il est rare que soit publié en Roumanie un tel travail, fruit de raffinements et de sublimes réussites, pendant une longue période, d'un volume énorme de connaissances, fruit aussi de la passion immense de l'auteur pour ce sujet du paysage avec tout ce qu'il

sous-tend : connotations, perception, évolution, représentation, classification, discours etc. Le style est raffiné et alerte, effervescent et parsemé de références à des domaines variés, dont la littérature, l'art, le discours, la cartographie, la géographie etc. Le lecteur avisé lira l'ouvrage avec plaisir, car il lui fournira le confort intellectuel des connexions qui émergent et/ ou se vérifient au cours de la lecture. Pour les géographes, le présent ouvrage est d'une importance majeure, parce que, dans leur domaine, le paysage est le résultat de la combinaison des éléments du

cadre naturel avec les éléments anthropiques, y compris sociétaux ; or, l'analyse de l'exégète-professeur Doru Radosav offre une perspective plus ample, intégratrice. C'est pourquoi toute analyse / étude géographique visant le *genius loci*, c'est-à-dire l'identité et la mémoire du lieu / territoire, doit tenir compte de ce merveilleux volume de 399 pages qu'est *Transilvania are forma inimii: istorie și peisaj în spațiul transilvănean al secolului al XVIII: percepții, sensibilități, reprezentări !*

**Alexandru A. PACURAR**

*Département de géographie humaine et Tourisme  
Université Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca*